

**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique  
**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation  
**Band:** 7 (1878)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Journal d'un jeune instituteur [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1039674>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

à laquelle il a fait don d'un certain nombre d'ouvrages. Nous ne doutons pas, et nous le désirons vivement, que cet exemple soit suivi par les autres districts. Les instituteurs en auront tout le profit. L'Etat nous fait espérer une petite allocation, qui nous permettra, avec nos cotisations personnelles, d'acquérir des ouvrages pédagogiques et autres, que nous pouvons difficilement nous procurer avec nos ressources seules. Cette allocation de l'Etat remplacerait avantageusement le subside destiné à l'acquisition d'ouvrages pour être distribués aux membres du corps enseignant.

### IX. BATIMENTS SCOLAIRES

Pendant les années 1876 et 1877, il a été dépensé pour construction ou réparation de bâtiments d'écoles, la somme de 47,565 fr. — Les rapports officiels des deux années précitées mentionnent en outre plusieurs maisons d'école, qui ont été construites durant cette période et dont la dépense n'est pas indiquée; il en est de même de plusieurs réparations majeures faites aux salles de classe. Cette dépense peut être évaluée, je crois, à environ 25,000 fr. pour le moins qui, ajoutés à la somme précédente, donne pour total 72,565 fr. A cette dépense considérable, dont nous prenons la moitié, soit 36,382 fr 50 cent. dépensés en 1877, nous ajoutons encore 100 fr. par classe. A cette somme joignez encore 70,000 fr. pour cours de répétition et autres dépenses annuelles, tels que ameublements, chauffages, fourniture de bois et logement au personnel enseignant, etc., et les traitements payés en espèce qui s'élèvent, comme nous l'avons dit, à 141,985 fr., nous trouvons que les communes payent elles seules la somme de 226,767 fr. 50. Qu'on veuille bien noter que ces dépenses ont été payées en 1877 et qu'elles ont été puisées, pour la plupart, dans les rapports officiels. Quant à celles que nous avons évaluées approximativement, nous pensons être resté plutôt au-dessous de la réalité.

Cette somme assez ronde ajoutée à l'allocation portée au budget de l'Instruction publique, ferait que le Valais dépenserait annuellement environ 300,000 fr. pour l'Instruction publique. Nous serions curieux de savoir à combien s'élevait cette dépense il y a quinze à vingt ans ?

MARIAUX, instituteur.

---

## JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

---

1<sup>er</sup> Janvier (*matin*). Bon jour de bon an, mon cher cahier ; tu as en ce jour solennel les prémices de mes souhaits. Je te confie mes premières pensées et mes premières impressions de l'année. Tu n'es point pour moi un objet inanimé et insensible, mais je te prête une âme pour sen-

tir et me comprendre. Tu es mon confident intime, l'ami complaisant et le compagnon discret de ma solitude. Tu m'aides à porter le poids de mon isolement quand il m'est à charge. J'ai en ce moment besoin de tes bons secours ; j'éprouve un besoin d'épanchement et je viens à toi. Le cœur me déborde et je ne vois qu'un vide immense creusé autour de moi, comme un abîme de Pascal. Reçois donc la confiance des pensées qui s'agitent dans mon esprit, et écoute la voix des souvenirs qui s'élève en moi.

Hélas ! que les temps sont changés ! Autrefois, à mon réveil, le premier jour de l'an, je rivalisais d'empressement avec mes frères et sœurs pour courir embrasser nos bons parents et leur renouveler mes ardentes protestations de gratitude et d'amour. Aujourd'hui, je ne puis plus leur disputer ce bonheur : les beaux jours sont passés. J'en ai un bien vif regret. La séparation est toujours dure ; mais il est des jours où on l'éprouve encore plus cruellement. Cependant l'éloignement ne change en rien mes sentiments d'autrefois ; les vœux que je forme pour mon père et ma mère, n'en sont que plus ardents et plus étendus si c'était possible. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous les conserver longtemps, très-longtemps, et d'épargner les soucis et les peines à leurs cheveux blancs. Notre éducation leur a coûté assez de sacrifices et d'inquiétudes ; rendez-les maintenant heureux, Seigneur, éclairez d'un doux rayon de bonheur le soir de leur vie. Faites que toujours leurs enfants soient dignes d'eux, qu'ils soient les imitateurs de leurs vertus, leur soutien et leur consolation.

Après ces souhaits les plus saints et les plus sacrés de tous, il m'en reste de bien nombreux à former pour tous ceux qui me sont chers. Je prie Dieu de leur accorder, suivant l'intensité de mon désir, tout ce qui peut leur être profitable pour le temps et pour l'éternité. Qu'il daigne aussi donner à mes élèves les dons d'intelligence et de docilité, pour qu'ils profitent de mes leçons : puisse-t-il bénir mon enseignement et faire fructifier le germe du bien que je tâche de déposer dans ces jeunes cœurs. J'ai bien besoin moi aussi du secours d'en haut, pour remplir consciencieusement et avec constance, la lourde tâche que m'impose ma vocation. Quelle responsabilité assume sur sa tête l'éducateur chrétien ! Je vous demande, ô mon Dieu, les forces physiques et les grâces nécessaires pour remplir les pénibles devoirs et les difficiles obligations de mon état.

(*Soir*). — Voilà le premier jour de cette nouvelle année bientôt écoulé. Déjà la nuit a répandu ses ombres sur la terre ; du haut de la nue quelques rares étoiles nous envoient à travers les frimas un rayon terne et voilé. Je suis seul dans ma chambrette, ou plutôt l'ennui m'y tient compagnie. La muse française, ni la muse allemande, moins séduisantes et moins heureuses que les sirènes de la fable, ne peuvent ce soir captiver mon imagination vagabonde ; elle quitte les livres pour se frayer elle-même son aventureux chemin. Pour comprimer l'ardeur qui l'emporte j'essaie de lui donner carrière dans mon journal.

Des jeunes gens passent sous ma fenêtre en chantant ; ils vont sans doute fêter le premier jour de l'an par quelque exploit nocturne. Étrange manière de commencer l'année que celle de s'étourdir dans le bruit et les plaisirs. J'ai failli moi-même aujourd'hui suivre ce pernicieux exemple. J'ai été engagé par quelques jeunes gens à les suivre dans une veillée. J'ai hésité d'abord, puis, réflexion faite, j'ai décliné cette invitation. J'ai honte maintenant d'avoir balancé un instant, d'avoir été si près de succomber à la tentation ; c'est une nouvelle preuve de ma faiblesse et de mon inconstance. Pourquoi l'homme consacre-t-il ce

jour aux libations et aux réjouissances profanes ? Quelle légèreté et quelle inconséquence ! Ce jour qui devrait lui rappeler la fuite rapide du temps, et lui inspirer des pensées graves et sérieuses, n'est pour lui qu'un sujet de divertissement. Le temps emporte en courant nos jours éphémères et sème sa route des tristes débris de nos illusions, et nous nous réjouissons de sa fuite, mais semblons gourmander sa lenteur. Une année disparaît ; nous l'accompagnons à peine d'un regret et ne lui disons qu'un distrait adieu ; nous nous tournons avec empressement vers sa sœur cadette que nous voyons venir à nous, le sourire sur les lèvres, les mains pleines de fleurs. Doucement bercés sur les ailes d'une trompeuse espérance, nous désirons avancer, avancer toujours ; les cruelles expériences du passé ne ralentissent point notre impatience et notre ardeur. L'homme n'est pas plus sage que la petite fille à qui la fée avait remis le fatal peloton où était enroulé le fil de ses jours. De déception en déception, il arrive au terme de sa carrière le cœur altéré du bonheur qu'il cherche en vain depuis si longtemps. Cette ombre de bonheur qu'il veut saisir, qu'il poursuit obstinément, mais qui recule toujours devant lui d'un pas léger, qui lui échappe quand il croit l'atteindre, c'est une preuve que la terre n'est point faite pour la félicité ; l'âme descendue du ciel recherche les splendeurs de sa patrie ; elle possède l'instinct d'une béatitude qu'elle ne rencontre pas ici-bas, mais qu'elle doit trouver par delà les sombres limites du tombeau. Toute autre philosophie est impuissante à expliquer le profond mystère du cœur humain. Cette espérance dans l'avenir est souvent mêlée de mélancoliques regrets sur le passé. L'heure présente est ordinairement la pire ; on est impatient de la voir écouler ; mais les jours passés s'embellissent vus à travers le prisme nuancé des souvenirs. Le temps de l'enfance surtout jouit de ce prestige à mesure que l'on s'en éloigne ; c'est sans doute parce que ces jours sont les plus beaux de la vie et que, plus tard, plus on avance, plus on a conscience de ce que l'on a perdu. Pour moi, j'aime à reporter mes regards vers les rives enchantées de l'enfance qui s'éloignent insensiblement. Ma pensée remonte à mes premiers pas et à mes premiers sentiments dans la vie, comme le ruisseau qui, après mille détours, revient à sa source ; j'aime à me rappeler l'insouciance, l'innocence et le bonheur du premier âge ; les images les plus riantes se retracent alors à mon esprit : C'est le foyer paternel avec ses tendres caresses et ses parfums domestiques ; la prairie natale avec son vert gazon, ses papillons et ses fleurs ; le ruisseau avec ses cailloux polis et son murmure ; la forêt avec ses frais ombrages, ses lits de mousse, ses concerts aériens, son poétique silence ou ses bruyantes fanfares ; le clocher du village avec ses divines harmonies, son salut chrétien jeté aux échos du vallon, le matin et le soir. Aujourd'hui, hélas ! ma barque a quitté ces paisibles et heureux passagers ; elle court la haute mer, semée de bien des écueils ; le vent de la tempête enfle parfois sa voile, la vague écumante bat les flancs du frêle esquif. Dieu bon et miséricordieux, n'abandonnez point le pauvre pilote ; que votre main soit au gouvernail au moment du danger.

Janvier 2. — Les journaux pleuvent sur ma table ; il s'en trouve parmi eux de ceux qui doivent grimacer de se rencontrer, ce n'est pas leur habitude. Tout les aliments ne conviennent pas au corps ; il en est de fortifiants et sains, d'autres sont des poisons et causent des indispositions et même la mort ; l'homme les distingue avec soin ; il recherche les premiers et rejette les seconds ; il a raison. Mais serait-il pardonnable de montrer moins de prudence pour le choix de ses lectures, la nourriture habituelle de son esprit ? Certainement non. Il faut donc

que je fasse un triage parmi toutes ces productions. Mon choix sera vite fixé; d'abord ma porte est fermée aux apôtres de la libre-pensée, aux feuilles qui distillent chaque jour dans leurs colonnes l'erreur, le mensonge, l'impiété et la haine; avec cet ennemi point de compromis. Mais parmi la presse bien pensante à quoi s'arrêter? C'est maintenant là une question secondaire de loisir et de finance. L'instituteur doit être au courant des événements du jour, mais il aurait tort d'accorder trop de temps à ce souffle qui passe, pour ne laisser le plus souvent dans l'esprit que de fatigantes distractions. Quant à la dépense, c'est malheureusement un point que l'instituteur ne doit jamais perdre de vue; ses ressources sont si modiques qu'il doit bannir tout luxe de son cabinet de lecture, comme de son ménage. Avant de prendre une détermination au sujet des journaux que je veux lire, je ferais bien peut-être d'établir mon budget, pour le courant de l'année. Mais non, ce travail est trop aride ou plutôt le résultat trop peu rassurant pour que je m'y livre.



## CORRESPONDANCES.

La polémique suivante est d'une haute portée. C'est la lutte de l'ancienne et de la nouvelle école. Malgré quelques traits acérés échappés de part et d'autre, à des athlètes trop ardents, nous n'hésitons pas à ouvrir nos colonnes à leurs lettres.

### I

*Sion, le 22 août 1878.*

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de réclamer de nouveau l'hospitalité de vos colonnes pour parer les coups de matamore que me porte, dans le numéro de juillet, votre honorable correspondant de la rive gauche de la Viège. Je dis de matamore; jugez, en effet, Monsieur le Rédacteur, de la bravoure de M. R. M. :

Les éloges si spontanés et si unanimes donnés, dans la réunion de Sierre, aux idées émises par le rapporteur de la question sur l'orthographe, ces éloges, dis-je, l'embarrassant un peu, il en fait tout simplement litière. C'est « l'habitude », dit-il, d'en donner à tous les rapporteurs. Très-bien; mais les bravos d'encouragement des auditeurs empêchent-ils ceux-ci, séance tenante ou plus tard, de faire leurs réserves, ou de soulever une foule d'objections sur tel et tel point des rapports? S'il en était autrement, quel serait, je le demande, le but de nos réunions? Ne voyez-vous pas, M. R. M., que vous insultez à l'indépendance de caractère et d'opinion de nos supérieurs, amis et collègues? Vous faites passer ces Messieurs pour des claqueurs quand même, pour des hommes prêts à approuver indistinctement, et sans la moindre discussion, toutes les idées justes ou fausses qu'ils entendent émettre dans nos réunions. Ce n'est pas là votre pensée, sans doute; mais il n'en est pas moins vrai qu'on peut tirer cette conséquence de vos paroles.

Ces préliminaires posés, je constate de nouveau, au sujet du rapport sur l'orthographe, qu'il n'a été, jusqu'ici, l'objet d'aucune critique, si ce n'est de votre part, et pour cause; encore, vous a-t-il fallu une année